



François Garçon

**ENQUÊTE**  
**SUR LE CAUCHEMAR**  
**DE DARWIN**

Flammarion

Extrait de la publication



Enquête sur  
*Le Cauchemar de Darwin*

DU MÊME AUTEUR

*De Blum à Pétain. Cinéma et société française (1936-1944)*,  
Cerf, 1984.

*Gaumont, un siècle de cinéma*, Gallimard, coll. « Découvertes », 1994.

*La Guerre du Pacifique*, Casterman, 1997.

*La Distribution cinématographique en France, 1907-1957*,  
CNRS Éditions, 2006.

François Garçon

Enquête sur  
*Le Cauchemar de Darwin*

Flammarion

© Flammarion, 2006.  
ISBN : 978-2-0821-0579-8

*À la Tanzanie et à Pierre Parodi*





## Avant-propos

Ce livre est né d'un film et est en grande partie consacré à son analyse et à ses retombées. Généralement, les livres sur les films ou sur leurs auteurs sont hagiographiques. Pourquoi en effet s'investir dans un travail de longue haleine sinon pour célébrer ou du moins comprendre et faire partager un plaisir, une admiration ?

Ce livre propose une démarche différente. L'auteur de ces lignes est un vieux cinéophile. Il est aussi historien. Comme des centaines de milliers de spectateurs un peu partout dans le monde, il est sorti en état d'hébétude du visionnage d'un film documentaire, distribué en salles début 2005 et intitulé *Le Cauchemar de Darwin*. Signé Hubert Sauper, ce film a été aussitôt élevé au rang d'œuvre culte pour devenir l'étendard des mouvements altermondialistes. Dans la plupart des pays, ses projections ont été l'occasion d'actions contre la globalisation, contre les effets destructeurs ou supposés tels des échanges marchands sur l'économie des pays émergents. *Le Cauchemar de Darwin* n'est donc pas un film anodin, mais bel et bien l'un de ces films marquants comme il en sort un ou deux par décennie. Son succès est d'autant plus remarquable qu'il ne doit rien à l'activisme de quelque commission défendant l'un des siens. Le film est signé par un cinéaste

autrichien, inconnu du large public sinon des critiques. Significativement, Sauper obtiendra en France le César du « Meilleur premier film » en 2006. Consécration suprême, il sera également nommé aux Oscars, à Hollywood, dans la catégorie meilleur documentaire.

Après avoir repris ses esprits, l'auteur a resongé aux images qui l'avaient marqué et à toutes les questions qu'aborde le film avec une puissance de conviction indéniable. L'impact médiatique du film témoignait encore qu'il s'agissait bien d'un cas à part, en rien comparable aux autres documentaires, ni aux fictions traitant des drames qui endeuillent l'Afrique. Nous avons lu avec une grande curiosité les articles qui n'ont cessé de paraître tout au long du deuxième trimestre 2005 dans la presse quotidienne ou hebdomadaire, française et internationale. Nous a frappé l'assourdissant unanimité qui portait le film aux nues. Aucune fausse note parmi les critiques cinématographiques, pourtant prompts habituellement à se déchirer sur des broutilles. Tous ont répété leur adhésion au film. Le verdict sur le fond, sur les problèmes abordés par Sauper et qui se nomment prédation de l'économie africaine, paupérisation des populations indigènes au profit de l'Occident, trafic d'armes génocidaires importées d'Europe, sida, prostitution et enfants des rues, a anesthésié tout jugement sur la forme. La nature du propos et la violence de la démonstration ont ainsi fait taire les critiques professionnels, ceux dont le fonds de commerce est de pointer les faiblesses scénaristiques, les équivoques du montage ou telle option esthétique. À ces parties de *punching-ball* hebdomadaires entre critiques, parfois déconcertantes par la violence des coups échangés, *Le Cauchemar de Darwin* a échappé. Tous les jugements lus ou entendus se sont focalisés sur les drames qu'affronte

l'Afrique, et plus singulièrement la Tanzanie, et sur les responsabilités qui sont les nôtres dans le délabrement sans fin du continent noir. À la décharge de ces journalistes qui ont remis au vestiaire leur outillage critique, force est d'admettre que seuls les avis sur le fond semblent admissibles tant secoue la gravité du film. Décemment, tout autre commentaire semblait en effet incongru dans ce moment où, une fois sur le trottoir, certains allaient jusqu'à confesser leur « *honte d'appartenir, sinon à l'espèce humaine, du moins à son hémisphère Nord*<sup>1</sup> ». Variante : « *La réaction des spectateurs est unanime : on a honte pour l'Europe*<sup>2</sup>. »

Pour ce qui nous concerne, ce premier visionnage nous a laissé sur une étrange impression. À ce tableau de l'Afrique des grands lacs très inspiré de Jérôme Bosch rien ne manquait : au terme de la projection, le spectateur sortait sonné. Pourtant, au lieu de se mettre en position neutre, notre esprit s'est inquiété. Se pouvait-il qu'il existât sur la planète un lieu où se soient précipitées tant de situations dramatiques, individuelles et collectives : drogues, prostitution, sida, armes, famine, racisme, meurtres, SDF, églises folles... ? Bref, tout nous est apparu trop épouvantable pour être vrai. Le tableau que signait Sauper, en raison justement de sa perfection apocalyptique, du « *crescendo d'effarement qui dans chaque nouvelle scène ouvre sur de nouvelles horreurs, chaque révélation épouvantable est recouverte par une pire encore*<sup>3</sup> », a éveillé en nous un doute. Était-il possible que tant de calamités se fussent abattues sur cette région de Tanzanie, présentée comme « *le berceau de l'humanité* » ? Se pouvait-il que,

---

1. Jacques Mandelbaum, *Le Monde*, 2 mars 2005.

2. François-Guillaume Lorrain, *Le Point*, 31 mars 2005.

3. Dennis Lim, *The Village Voice*, 2 août 2005.

nonobstant une présence massive d'ONG sur l'ensemble du territoire africain, jamais cette apocalypse n'ait suscité d'intervention extérieure ni même n'ait été signalée ? Se pouvait-il qu'en dépit des alarmes tirées par des témoins vus dans le film, une telle situation se perpétuât dans l'ignorance générale ? Le mieux, pour comprendre de quoi il retournait, était peut-être de revoir le film.

Un deuxième visionnage ouvre d'autres perspectives, troublantes. Si à l'écran tout s'enchaîne sans temps morts, emportant le spectateur vers des champs d'horreurs successifs, il n'en demeurerait pas moins que certains éléments du réquisitoire voyaient leur résonance faiblir brutalement. Leur présence était même discutable. Elles étaient de toute manière d'interprétation plus délicate que ne le décrétait un matraquage à froid, sans recul, dans une salle de cinéma. Bref, revoir le film dévoilait un autre film. Un film organisé autour de drôles de questions, inductives, fermées, posées à des interlocuteurs dénués de toute compétence pour y répondre, de questions sur de supposés trafics d'armes ; un film introduisant subrepticement des documents étrangers au cas observé sans jamais préciser qu'ils se référaient à d'autres affaires, situées hors de la Tanzanie et classées lors du tournage du film. Le film apparaissait encore bâti sur un amalgame d'éléments sans liens entre eux, mariés par la seule magie du montage.

Si des doutes étaient encore permis sur la supercherie soupçonnée, les propos du réalisateur lors de la distribution du film allaient les dissiper. Fait rarissime pour un documentaire européen, le film a fait l'objet d'une exploitation sur un grand nombre de territoires et, à chaque occasion, Sauper s'est prêté au jeu des questions et réponses des journalistes. Au moins deux cents médias papier, radiophoniques, télévisuels ou électroniques ont ainsi prolongé la vie du film, éclairant par une foule

d'indiscrétions le contexte de tournage, les intentions de mise en scène, les effets recherchés. Sans doute surpris par l'accueil critique de son film et ivre d'éloges, le cinéaste s'est laissé aller à des confidences sur le tournage, sur les conditions dans lesquelles il avait conçu son film et sur les obstacles rencontrés pour mener son entreprise à terme. L'ultime preuve qu'il y avait bel et bien quelque chose de pourri dans ce cauchemar tanzanien nous a finalement été fournie par Sauper lui-même. Pressé d'apporter les preuves visuelles ou sonores des trafics qu'il suggère à l'écran et qu'il certifie dans les multiples interviews qu'il a accordées, Sauper a fourbi des arguments d'un surprenant laxisme : « *Pour parler des armes qui vous manquent à l'image... Même si ce film, et c'est très important, n'essaie nullement de prouver que les armes militaires arrivent dans la zone des grands lacs, je vous promets que ce n'est pas par Air-France ni par le Saint-Esprit que les milliers de tonnes d'armes arrivent en Afrique, mais par avions-cargos privés, et très souvent ceux de l'ex-Union soviétique, ceux que l'on voit sur le tarmac de Mwanza*<sup>1</sup>. » Alors que plus de 40 % de la durée totale de son film tourne autour des avions et du trafic qu'ils sont censés servir, alors qu'en voix-off Sauper questionne à huit reprises six personnes différentes sur les armes supposées être débarquées à Mwanza, le voilà affirmant qu'il « *n'essaie nullement de prouver que les armes militaires arrivent dans la zone des grands lacs* ». N'en croyant pas nos yeux, nous avons relu plusieurs fois ses déclarations. Sans doute aura-t-il échappé au cinéaste que c'est justement parce qu'il a axé sa démonstration sur ces avions atterrissant bourrés d'armes sur le tarmac de

---

1. Hubert Sauper, « Film du cauchemar, Yacht Club du bonheur, Lettre à François Garçon », *Les Temps modernes*, novembre-décembre 2005/janvier 2006, numéros 635-636.

Mwanza que, par centaines de milliers, les spectateurs l'ont rejoint dans sa croisade : « *Qu'apportent les avions en Tanzanie, lorsqu'ils viennent y chercher le fameux poisson ? De la nourriture ? Des médicaments ? Gorgés de vodka, d'ennui et de putes à dix dollars, les pilotes, russes pour la plupart, ne veulent rien répondre. Et puis, de semi-aveux en confessions alcoolisées, la vérité se fait jour. Effrayante et obscène. Ce sont des armes, bien sûr, qu'ils transportent dans le plus grand secret*<sup>1</sup>. » Or justement, et au terme d'une enquête précise menée par d'autres journalistes suite à la parution de notre article dans la revue *Les Temps modernes*<sup>2</sup>, il est apparu que sur ce tarmac-là les avions atterrissent sans armes. Tout aussi étrangement Sauper a renchéri sur ses premières déclarations, dissipant les derniers doutes sur une éventuelle mauvaise interprétation de son film : « *Non seulement je me suis trouvé assis de nombreuses fois sur des caisses en bois contenant des munitions dans les hangars et les avions – rien d'extraordinaire dans un tel contexte –, mais j'ai vécu aussi plusieurs mois dans les locaux mêmes d'une compagnie aérienne locale, Bazair, habités par son seul propriétaire, Jakov Bar-On* » – et qui s'adonne au trafic d'armes. Dans ses plaidoiries successives, Sauper a encore montré une facette de son raisonnement qui nous a amené à prendre l'intéressé très au sérieux : compagnie « *locale* », Bazair ? Le lecteur en est resté aux avions-cargos privés circulant sur le tarmac de Mwanza. Sauper évoque une compagnie « *locale* ». Locale, Bazair serait donc tanzanienne ? Le procédé est habile, il est surtout tordu : Bazair est basée au Congo et n'a donc rien à voir avec la Tanzanie, sauf à considérer tous ces

---

1. Pierre Murat, *Télérama*, 5 mars 2005.

2. François Garçon, « *Le Cauchemar de Darwin : allégorie ou mystification ?* », *Les Temps modernes*, novembre-décembre 2005-janvier 2006, numéros 635-636.

États, tous ces peuples africains comme un vaste agrégat indifférencié quand on les observe de loin, depuis l'Europe, avec un télescope géant.

Bref, après examen minutieux, le dossier qu'avait instruit Sauper, axé autour du troc armes (« *transitant à l'aller par la Tanzanie*<sup>1</sup> ») contre nourriture, apparaissait bâti à la manière d'une fiction qui se camouflerait astucieusement derrière l'objectivité du documentaire propre à scandaliser les citoyens crédules et à faire rugir la rue. Si quelques ultimes scrupules étaient encore de mise pour disqualifier la démarche du documentariste et si, ayant toute latitude pour réaliser le film comme bon lui semblait, Sauper n'avait finalement de compte à rendre à personne, il en allait tout autrement à partir du moment où il commençait à affirmer que son film était un documentaire sur des faits constatés, sur des gens bien vivants, sur des aventures lui étant arrivées et se rapportant à un pays bien précis, la Tanzanie. Plaidant pour un cinéma non de fiction mais du réel, fondé sur une longue enquête de quatre années, son film devenait justiciable d'une critique d'authenticité, ce que n'appelaient pas des fictions comme *The Constant Gardener*, par exemple. John Le Carré pouvait écrire ce que bon lui semblait, et Fernando Meirelles en faire l'adaptation cinématographique qu'il souhaitait : avec talent, l'un et l'autre avaient surtout pioché dans leur imaginaire. C'est dans une logique inverse que s'inscrit le film de Sauper. Nullement une fiction, *Le Cauchemar de Darwin* revendiquait au contraire haut et fort sa qualité de documentaire. Comment comprendre autrement, et à la suite de quels indices, que les meilleurs d'entre les journalistes en soient arrivés à conclure au sortir de la salle

---

1. *AFP Infos françaises*, 2 mars 2005.

que la Tanzanie « *était sur le point de connaître des désordres politiques*<sup>1</sup> », sinon parce que Sauper était parvenu à faire croire qu'il bataillait dans le registre du réel ?

Comme documentaire, *Le Cauchemar de Darwin* devenait ainsi un matériau que l'historien pouvait légitimement interroger comme n'importe quel document sur lequel s'élabore son travail, et en conséquence en vérifier les sources, authentifier les locuteurs, confronter les témoignages pour, au bout du compte, démêler le vrai du faux et apprécier de quoi relevait le propos : portrait approchant, voire fidèle, de la réalité tanzanienne ou affabulation ? Démarche de juge d'instruction que la nôtre ? C'est exactement ce à quoi Marc Bloch compare le travail de l'historien, à cette nuance près que la question de la culpabilité nous est étrangère. Plus près de nous, Carlo Ginzburg met en parallèle l'approche de l'historien et celle du détective. Ce sera la nôtre dans les pages qui suivent. Tout ce que le film montre, ce qu'il retient au montage, ce que Sauper non seulement suggère mais a confirmé dans ses multiples entretiens, est-il exact, est-il vérifiable ? Sinon, qu'en déduire ?

À ce stade, si des doutes subsistaient sur le rechapage pratiqué par Sauper sur son film, sur ses tartarinades en Tanzanie à destination des publics n'ayant d'autre connaissance du continent noir que celles des clubs de vacances, il est devenu criant que l'opération Darwin prenait une drôle de tournure.

Abandonnant l'enquête papier, nous nous sommes rendus en Tanzanie, à Mwanza. Sur place, nous avons rencontré la plupart des protagonistes du film, ceux qui

---

1. *Variety*, 12 février 2006.



circulent à l'image et jouent un rôle essentiel. Ils s'appellent Jonathan et Peter, les enfants des rues, Richard Mgamba, le journaliste d'investigation, Raphaël Tukiko, le gardien de nuit, pour citer les plus marquants, mais aussi une trentaine de personnes de Mwanza et des environs, porteurs d'un regard sur le film sans doute aussi autorisé que celui des critiques cinématographiques français, au moins pour ce qui est du fond.

La contre-enquête sur le tournage et les faits que révélait le film méritait d'être ouverte.

Car si, pareillement englués dans la mystification, les critiques et journalistes, sous toutes les latitudes, ont repris le même refrain, célébrant la justesse du propos lors de la sortie du film, la presse française s'est singularisée dans cette panthéonisation. La France est en effet l'un des rares marchés où *Le Cauchemar de Darwin* a fait l'objet de deux exploitations, très médiatisées l'une et l'autre, à un an d'intervalle : lors de la sortie du film en salle, en mars 2005, lors de sa diffusion sur Arte, en avril 2006. Où l'on aurait pu s'attendre à ce qu'en raison de la polémique lancée par une « revue prestigieuse » en janvier 2006 et dénonçant les trafics d'images qu'avait commis Sauper, critiques et journalistes prennent le temps de réfléchir, de revoir le film, d'enquêter, bref de faire tout bonnement leur travail, un certain nombre d'entre eux ont remis le couvert. Ils ont réitéré les mêmes invraisemblances écoulées un an plus tôt, mais avec une conviction renforcée. Doit-on rendre hommage à la fidélité de leur parti pris ou pleurer leur cécité ? Ceux-là, « clergé d'intelligents », pour reprendre l'expression de Philippe Muray, souvent membres de la presse moralisatrice et qui professent une indépendance d'esprit exemplaire, ont surtout démontré, de façon piteuse, l'exemplarité de leur arrogance. Ajoutons

aussi, pour faire bonne mesure, l'importance du snobisme. Entre un cinéaste mondialement starisé d'une part et, de l'autre, quelques universitaires et journalistes inconnus des médias, certains beaux esprits ont vite fait leur choix. Le premier dispose d'attachés de presse, honore le journaliste à qui il accorde un entretien, les seconds sont des emmerdeurs « *en quête de notoriété* », comme l'a craché Sauper. D'eux, rien à tirer.

La réception du *Cauchemar de Darwin* ne devrait pas être négligée par ceux qui à l'avenir se pencheront sur la vie intellectuelle française des années 2000. Un prestidigitateur de talent, aux allures de pasteur luthérien humble et réservé, a vendu à des centaines de milliers d'incrédules un produit faisandé mais au fort fumet. Beaucoup se sont transformés en dévots, métamorphose surprenante dans ce vieux pays sécularisé qui proclame un agnosticisme militant et ricane sa supériorité au spectacle des bigoteries du monde.

I

UN FILM ÉVÉNEMENT  
AUX IMPACTS SPECTACULAIRES



N° d'édition : L.01EHBNU0579N001  
Dépôt légal : octobre 2006

